

Le Double Sacrifice

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Le double sacrifice

ROMAN SENTIMENTAL INÉDIT

par PAUL MARAUDY

La salle était pleine à craquer quand le directeur des débats invita les assistants au silence. Foule nombreuse et mêlée, où se côtoyaient des êtres de conditions les plus diverses, attirés là ce soir par une commune curiosité. C'est qu'en effet il s'agissait d'une conférence dont le sujet était brûlant d'actualité : le programme de paix et la fraternité des peuples. Surtout, le nom de l'orateur pouvait à juste titre susciter l'intérêt : Géo Baltis, le grand remueur de foules, celui qui, ardent et convaincu, allait de ville en ville comme un nouvel apôtre, faire entendre aux hommes des paroles de fraternité et d'amour ; celui-là même que ses idées, courageusement prônées dans tous les pays, avaient fait surnommer le pèlerin de la paix, dans quelques minutes allait paraître et l'on pourrait l'entendre.

Géo Baltis revenait précisément d'une immense tournée de propagande en Europe Centrale et dans le Nord-Est, en Allemagne. Au cours de cette tournée, où il avait connu les plus vifs succès, il avait cependant eu des déboires, puisque à Cologne, à la suite d'une manifestation interrompue par des énergumènes extrémistes, il avait failli être emprisonné. Il n'avait obtenu sa mise en liberté et la faculté de pouvoir terminer son voyage que grâce

à ses nombreuses relations diplomatiques et au dévouement de ses amis.

On comprend donc aisément quel intérêt agitait cette foule impatiente, dont tous les regards étaient tournés vers la porte où devait entrer l'orateur. Enfin, il paraît et c'est à grand'peine qu'il parvient à gagner l'estrade au milieu des acclamations du public. Déjà il a pris la parole et de sa belle voix grave, sans rechercher les effets oratoires, simple et précis, mais tout animé par l'ardeur de ses convictions, il expose ses idées, il développe ses théories qui se résument toutes en un seul mot : l'amour, amour seul principe et base même de la vie, l'amour qui devrait régner en maître entre tous les êtres… entre tous les peuples, abolissant toutes les barrières, toutes les frontières dressées par la cupidité ou l'aveuglement des hommes. Ces paroles si nouvelles, et pourtant si simples et si humaines semblent entrer profondément dans le cœur des auditeurs, et tous, même les plus sceptiques, ont abandonné leur masque d'indifférence, et semblent suspendus aux lèvres de l'orateur.

De taille moyenne, âgé d'une cinquantaine d'années environ, Géo Baltis donnait une impression d'énergie et de force, bien que son aspect physique fût bien loin de cette carrure de constitution, de cette robustesse sous lesquelles l'on se plaît parfois à imaginer les tribuns populaires. Au contraire, maigre, le visage tourmenté et plutôt irrégulier, il semblait comme dévoré par sa vie intérieure, et tant de lumineuse intelligence, mêlée à une expression très douce de compréhensive bonté, éclatait dans ses prunelles d'un bleu sombre qu'il semblait qu'on ne pouvait approcher un tel homme sans lui rester à jamais passionnément dévoué. Nulle recherche dans sa mise, bien que sa personne elle-même fût em-

preinte d'une grande distinction. Cet homme semblait détaché des contingences ordinaires, et ne vivre que pour la réalisation d'un très noble but.

La conférence se poursuivait, agitée, fréquemment coupée d'interpellations, certaines visant à embarrasser l'orateur, à lui tendre des pièges. Mais lui, sans se démonter, répondait victorieusement aux questions les plus difficiles, opposant aux attaques ou aux embûches de ses adversaires son calme bon sens. Aussi la foule ne cessait-elle d'applaudir.

« Je puis vous affirmer, conclut-il, en matière de péroraison, que la paix du monde n'est pas une utopie. J'ai la ferme confiance que dans un avenir plus ou moins rapproché les peuples s'affranchiront définitivement des blâmables coutumes léguées par leurs aïeux. Alors ils se souviendront qu'ils sont seulement des hommes, tous frères par leur origine, leurs devoirs et leur destinée, quelle que soit par ailleurs leur différence de langage, de mœurs ou d'usages. Ils cesseront de s'entredéchirer pour s'unir dans la même œuvre humanitaire de civilisation et de grandeur, et pour chanter ensemble l'hymne éternel de l'amour, base et fondement de la vie. »

Ces paroles chaleureuses déchaînèrent un ultime et long tumulte d'applaudissements. Le conférencier eut grand'peine à obtenir à nouveau le silence. Alors, d'une voix toujours calme, mais forte et assurée, il fit acclamer l'ordre du jour.

Maintenant descendu de l'estrade, Géo Baltis ne pouvait s'arracher à la cohue de ses admirateurs. C'était à qui pourrait l'approcher, lui serrer les mains, le féliciter, s'emparer de lui et chercher à l'accaparer. Mais lui, gêné, modeste, ayant perdu cette as-

surance et cette sûreté de lui qui, lorsqu'il parlait, l'illuminait, ne cherchait plus qu'à gagner la sortie, ne sachant comment éviter toutes ces mains tendues. Enfin il parvint à s'esquiver et se dirigea rapidement vers un petit groupe qui l'attendait à l'écart. Il allait pouvoir être un peu aux siens. Avec la mission qu'il s'est donnée, il avait si rarement l'occasion de goûter aux joies de la famille ! Sa femme était là, la chère compagne si dévouée qui lui a dédié une admiration et une adoration sans bornes ; auprès d'elle son fils Lucien ; l'unique enfant, sur lequel il s'est toujours penché avec tant de sollicitude, et un chagrin inavoué de ne pas retrouver en lui une âme en tous points sœur de la sienne… Une jeune personne aussi est là, qu'il ne connaît pas encore : Blanche Gervais, la fiancée de son fils.

— Papa, dit Lucien après que l'étreinte de ces trois êtres se fût un peu desserrée, comme je suis heureux de pouvoir enfin te présenter ma fiancée !

Géo lève les yeux et sourit à une jeune personne blonde, toute rougissante. Tout de suite, il est charmé par la grâce de ce ravissant visage, au doux et lumineux sourire.

— Vous me permettrez bien, mon enfant, de vous embrasser, puisque sous peu vous serez ma fille, dit-il en lui ouvrant les bras.

Lucien dit, radieux :

— Alors, papa, elle te plaît ?

— Tu ne pouvais choisir mieux, j'en suis persuadé.

— Allons fait M Baltis, pour cacher son émotion, rentrons à la maison, vous pourrez faire mieux connaissance.

On hèle un taxi et bientôt les voici tous quatre dans leur appartement de la rue de Vaugirard, dans la tiédeur et l'intimité de la famille, où les attendait le petit souper préparé avec tant d'amour par M Baltis, pour le retour du père prodigue…

02

Lucien Baltis avait connu Blanche Gervais simplement par un soir de printemps, Cours La Reine, sans que personne les eût jamais présentés l'un à l'autre, seulement sans doute parce que les cœurs des jeunes gens sont faits pour se rejoindre…

C'était au début de mai, par une de ces douces fins d'après-midi où l'air est surchargé d'on ne sait quels mystérieux et oppressants parfums. Lucien sortant du Ministère, flânait le nez au vent, heureux de pouvoir se délasser et goûter un peu de fraîcheur après la claustration du bureau. Dans l'air passaient des frémissements imperceptibles et dans les grands arbres qui bordaient le cours, les oiseaux pépiaient éperdument, grisés de joie et de soleil…

Soudain, il avait remarqué une jeune femme qui marchait devant lui sans se presser, des livres sous le bras, une étudiante sans doute. Elle semblait en ce moment bien indifférente aux complications de la philosophie, et uniquement préoccupée comme lui d'aspirer toute la douceur de cette fin de journée. Lucien avait admiré la fine silhouette, la grâce de la démarche, et tout le charme de cette joliesse blonde. Un sentiment tout nouveau l'avait envahi et il avait pensé qu'il serait affreusement malheureux si l'inconnue avait disparu, sans qu'ils se fussent dit un

mot, sans qu'il eût jamais la possibilité de la retrouver. Cependant il n'osait l'aborder. Ne s'offusquerait-elle pas de la hardiesse de cet étranger ? Ne croirait-elle pas qu'il cherchait seulement une banale aventure ?

Comme devinant ce regard sur elle, elle s'était retournée, avait lu dans ses yeux son ardent désir, et ô miracle, elle avait souri.

Alors encouragé, il s'était approché et d'un ton respectueux :

— Me permettez-vous, Mademoiselle, de me présenter et de faire quelques pas avec vous ? N'ayez aucune crainte. Ma conduite n'est peut-être pas très correcte. Mais quand je vous ai vue devant moi, si adorable, vous m'avez semblé personnifier toute la poésie de ce jour de printemps, et quand vous m'avez regardé avec votre divin sourire, j'ai éprouvé véritablement le coup de foudre... Oh ! ne vous moquez pas... Ne me croyez-vous pas, Mademoiselle ? Ne pensez-vous pas que je puisse être sincère ?...

Blanche l'avait regardé profondément, émue au fond, de ce regard adorateur et suppliant, et elle répondit gaiement :

— Allons, ne prenez pas cet air énamouré. J'ai tort sans doute, ne vous connaissant pas, de vous écouter et de vous répondre. Mais vous me paraissez gentil et je pense qu'il n'y a pas de mal à bavarder un peu. Pour vous prouver ma confiance, je commence par me présenter : Blanche Gervais, étudiante en philosophie, dix-neuf ans, se piquant de modernisme, emballée et un peu folle !...

— Et moi, Lucien Baltis, vingt-trois ans, rédacteur au Ministère, homme moyen, au moral comme au physique. Pas d'apti-

tude spéciale, sportif, bien équilibré. Fera un excellent père de famille.

Ils avaient ri tous deux, de leur belle jeunesse, et déjà camarades s'étaient promenés longuement sous les arbres touffus, heureux infiniment sans savoir pourquoi, sentant monter en eux un appel inconnu, venu peut-être de la complicité de cette nature amoureuse…

Quand ils s'étaient séparés, sur une promesse de se revoir bientôt, Lucien emportait dans son cœur ébloui l'image de la gracieuse enfant et la révélation de son premier amour…

Ils se revirent ainsi souvent et la muette attirance du premier soir se transforma rapidement en un sentiment très profond et très doux. Lucien avait tenu à présenter Blanche à sa mère, et c'est avec impatience qu'il avait attendu le retour de son père pour faire aux parents de son amie la demande officielle.

⁂

— Cette réunion a été splendide, et comme nous vous avons admiré, Monsieur, dit Blanche assise à table, à côté de son fiancé, en face de Géo Baltis. Quel triomphe, avec quels mots enthousiastes et nouveaux vous avez su parler de l'amour… oui… l'amour qui, disiez-vous, devrait illuminer la vie.

— Sans doute, chère enfant, mais ne le savez-vous pas mieux que personne ?

Et Géo enveloppe d'un regard attendri le groupe charmant des deux jeunes gens.

— Oh ! reprend Blanche, songeuse, quelle ivresse ce doit être d'avoir sur les hommes une telle autorité ! Quelle joie de pouvoir ainsi répandre des idées justes et belles ! Y a-t-il un plus noble idéal que celui que vous poursuivez ?… Ah ! si j'osais formuler une prière…

— Eh bien ! quelle serait-elle, petite fille ?

— Oh non ! vous allez rire de moi et me trouver bien audacieuse. Et pourtant, oui, mon rêve le plus beau, monsieur Baltis, serait de devenir votre humble collaboratrice, oh ! une petite secrétaire bien ignorante et effacée, mais qui serait heureuse tout en continuant ses études de philosophie, de travailler dans l'ombre à vos côtés, de s'initier à vos travaux et de vous seconder dans toute la mesure de ses faibles moyens.

— Patatras… Voilà, papa, que tu vas maintenant tourner aussi la tête à ma fiancée ! A-t-on idée de ce que cette petite folle va imaginer !

— Mon Dieu, ce n'est pas si déraisonnable que cela. Votre proposition, mademoiselle Blanche, me séduit fort, au contraire, car il y a longtemps que j'ai besoin d'une secrétaire, et je ne doute pas qu'il me serait impossible d'en trouver une plus intelligente et plus dévouée.

— Vraiment, dit Blanche, remplie de confusion et d'espoir, vous accepteriez ?

— Certainement, avec grand plaisir et reconnaissance, Mademoiselle, si je n'avais scrupule d'attrister votre adorable jeunesse par mon aride travail.

— Aucune tâche noble et belle ne saurait me paraître aride et rebutante, reprend gravement Blanche, et je ferai tout, monsieur Baltis, pour vous aider dans la réalisation du but que vous vous êtes donné.

— Et, bien entendu, si vous le désirez, nous pourrons commencer dès demain, car j'ai fort à faire et vous pourrez me rendre de grands services.

— Voilà, ma petite Blanche lancée dans les idées humanitaires.

Et Lucien sourit, amusé.

C'est ainsi que Blanche Gervais devint la secrétaire de Géo Baltis, l'apôtre de la paix.

03

Géo Baltis travaillait à ce moment-là à la publication d'un grand ouvrage, destiné à la diffusion des idées dont il se faisait le champion : réorganisation de la vieille Europe, abolition des frontières économiques, abolition des luttes entre les peuples, avec entente de ces derniers dans la grande œuvre universelle pour l'organisation du travail et toutes les grandes améliorations sociales, etc… Ses travaux avaient déjà jusqu'ici obtenu un grand retentissement dans les milieux politiques. Certains le redoutaient, craignant un changement dans l'ordre des choses dont ils profitaient. Mais, par sa parole enflammée, par la clarté et la sagesse de ses écrits, il se faisait partout de nombreux disciples et un parti déjà puissant s'organisait, décidé à en venir aux réalisations. À la So-

ciété des Nations, on le connaissait et l'on avait déjà maintes fois tenu compte de ses suggestions. Mais les faibles résultats déjà obtenus ne le satisfaisaient pas et il cherchait ardemment le moyen d'arriver à quelque chose de vraiment effectif, une entente entre nations pour la suppression définitive de tous litiges et de toute guerre.

Assis à sa table, surchargée de papiers et de documents de toutes sortes, écrits souvent en plusieurs langues, il attend celle qui vient, chaque après-midi le seconder dans son travail et mettre un rayon de soleil dans cet austère bureau. Depuis un mois déjà

que Blanche est sa secrétaire, il a pu apprécier les services très réels qu'elle lui rend, avec son intelligence vive et souple, ses facultés d'assimilation, son dévouement de tous les instants. Surtout, il goûte profondément l'apaisement et la douceur apportés dans sa vie de travail par cette présence féminine. Blanche sait, d'un mot, lui redonner la confiance, le courage. Elle ne craint pas, non plus, de le sermonner lorsqu'il a passé une trop longue nuit de veille… Il sent, près de lui, cette constante sollicitude et en est profondément touché.

Quant à la jeune fille, elle vouait à celui qu'elle appelait dévotement son « Maître » un véritable culte. Attentive à le deviner et le seconder, elle était fière de se sentir devenir peu à peu la compagne de sa pensée, véritablement sa « disciple » prête à le suivre aveuglément toujours. Ses meilleurs moments étaient devenus ceux qu'elle passait dans cet étroit bureau, qu'elle égayait de toute son ardente jeunesse, auprès de cet homme qui exerçait sur elle un si étrange ascendant. Attrait purement intellectuel, pouvoir exercé par un esprit supérieur sur un être jeune et ardent. Il

n'existait entre eux rien d'autre. Du moins le croyaient-ils. Mais entre un homme et une femme, tous deux jeunes encore, le commerce spirituel ne peut rester indéfiniment libre de tout alliage. Peu à peu, et sans s'en rendre compte, Géo et Blanche virent leur intimité se transformer, et leurs rapports se ressentir quelque peu de cette gêne qui naissait entre eux. C'était Géo qui devenait plus nerveux, inquiet, irritable quand, pour une raison quelconque elle n'était pas là. Un jour, elle fut malade. Il ne put résister au désir d'aller la voir plusieurs fois, malheureux, ne tenant pas en place, et ne retrouva son équilibre et sa bonne humeur que lorsqu'elle fut de nouveau installée en face de lui, souriante, et attendrissante avec son charmant visage, un peu pâli par ces quelques jours de claustration.

Chaque soir, Blanche continuait d'aller attendre son fiancé rue de Varenne, à la sortie du Ministère. Mais ces entrevues n'avaient plus le charme d'autrefois. Blanche s'efforçait de demeurer la même, joyeuse, tendre, mais elle sentait bien, sans vouloir se l'avouer, que quelque chose était changé, et qu'elle ne voyait plus son fiancé avec les mêmes yeux qu'autrefois. Avec une clairvoyance nouvelle et impitoyable, elle se rendait compte de mille riens qu'elle ne voyait pas jadis et qui la choquaient aujourd'hui. Elle remarquait la banalité des gestes entre tous ces hommes qui se quittaient à cette heure avec toujours les mêmes phrases quelconques, la médiocrité de leur vie, la petitesse de leur horizon et de leurs ambitions… Et Lucien, lui-même, gentil garçon, certes, mais combien quelconque ! Et, malgré elle, Blanche établissait alors dans son esprit un parallèle entre le père et le fils.

Celui-là, poursuivant un but noble et désintéressé, fût-il chimérique, consacrant à sa réalisation toutes les forces vives de son

cœur et de son intelligence, ne vivant que de sa vie intérieure… créant autour de lui un rayonnement de pensée, une bienfaisante atmosphère intellectuelle…

Celui-ci, subissant l'effrayante monotonie de la vie, répétant chaque jour les mêmes gestes mesquins, menant sans grandes ambitions, sans grands désirs comme sans regret sa petite vie étroite. Blanche devait bien se l'avouer. Il n'était qu'un fonctionnaire, un « rond-de-cuir », sans grande envergure. Certes, Lucien avait de l'ambition : il deviendrait chef de service, mieux peut-être, si la chance le favorisait. Était-ce cela le seul but, le seul idéal ? Comment Lucien pouvait-il s'y soumettre et s'en contenter ?

Géo Baltis créait sa vie. Son fils la subissait.

Petit à petit, Blanche sentait avec remords que son amour pour Lucien n'avait déjà plus la même flamme et s'effrayait de ce changement qu'elle ne comprenait pas et auquel elle ne pouvait rien.

Lucien, lui, ne soupçonnait nul malheur.

04

— Cette conférence aura encore plus de succès, j'en suis persuadée, que celle de la salle Wagram. Comme j'en serais heureuse !

— Ce serait grâce à vous, Blanche, ma chère petite secrétaire.

Géo Baltis, debout dans son cabinet de travail, venait de lire à la jeune fille la conférence qu'il devait faire à Strasbourg, et qu'ils

avaient préparée ensemble avec tant de fièvre. L'un et l'autre y avaient mis tout leur cœur, y faisaient passer toute l'ardeur de leurs convictions, et ils mettaient tout leur espoir dans ses résultats.

— Écoutez, Blanche, je crois que nous pouvons être satisfaits de notre travail, aussi je vous donne congé pour aujourd'hui, et pour vous témoigner ma reconnaissance, je vous emmène prendre le thé à Neuilly. Voyez comme il fait beau, vous ne pouvez me refuser cela. Nous avons tous deux besoin de repos. Ma femme est absente, personne ne saura rien de notre escapade et cela me ferait tant de plaisir…

Blanche lit dans les yeux de son Maître l'ardente supplication de celui-ci. Elle hésite un instant, mais après tout, qu'y aurait-il là de répréhensible ? L'air est si doux, un soleil si engageant entre par les volets mi-clos du cabinet de travail. On sent un tel besoin de détente, de vagabondage, après ces dernières journées de surmenage passées à la préparation de la conférence, que la jeune fille n'y peut résister. Elle arrange son petit chapeau sur les mèches blondes de ses cheveux, enfile sa jaquette, vérifie dans un miroir l'harmonie de toute sa petite personne spirituelle, et les voici partis, heureux comme des gamins faisant l'école buissonnière.

Ils arrêtent un taxi qui, aussitôt prend la direction du bois. Par cette après-midi de juin, bien des promeneurs sont venus comme eux goûter la joie des premiers beaux jours. Géo se sent particulièrement ému, un peu confus de se trouver en compagnie de cette femme jeune et jolie, que les passants regardent. Elle n'est pas gênée. Gaiement elle bavarde comme une écolière en vacances. D'un tacite accord ils ont repoussé les graves problèmes

qui les occupent à l'ordinaire ; ils ne songent plus qu'à profiter amplement de ce moment de liberté, riant de tout, goûtant profondément la joie et l'appel à la vie épars dans l'air.

Ils sont descendus et ont congédié le taxi. L'un près de l'autre, ils ont pris instinctivement un ton de confidence et se dévoilent un peu de l'intimité de leur âme… Pour un instant, Géo Baltis est descendu du piédestal un peu inaccessible où sa compagne l'avait placé. Il n'est plus qu'un pauvre homme, très humain, au cœur tendre, et le cœur de la jeune fille se fait plus maternel.

Ils croisent d'autres couples. Partout semble éclater la joie et l'amour de la vie. Comme tout pourrait être facile ? Pourquoi parle-t-on toujours de soucis, de tristesse, de misères ?… alors qu'il ne devrait y avoir que la joie et l'amour. Avidement ils ferment les yeux et respirent l'air tiède qui les baigne, comme pour fixer en eux le souvenir de cette heure radieuse.

Géo conduit Blanche dans une petite pâtisserie retirée où entrent peu de clients. Justement, il y a un petit salon où ils seront seuls, où il fait si bon dans un demi-jour attiédi.

Géo interroge, inquiet :

— Blanche, n'êtes-vous pas trop fâchée de notre escapade ? Ne vous ennuyez-vous pas trop ? Comme vous êtes bonne de faire à votre vieux patron l'aumône de votre présence !

Elle proteste :

— Oh ! Maître, vous savez bien que je ne m'ennuie jamais avec vous. J'aime tant votre esprit ! Vous donnez tant d'intérêt à la vie ! Et je vous trouve jeune, oui, beaucoup plus que tous les jeunes gens que je connais !

— Même que Lucien ?

— Oui ! même que Lucien.

Repris par ses chères idées, il lui parle à voix basse, d'un ton de confidence, et elle l'écoute avec ferveur.

— Comprenez-vous bien, petite Blanche, murmure-t-il, comme dans un rêve, quel divin sentiment est l'amour ?... L'amour qui transforme, qui embellit toutes choses... Aimer, sentir en soi une force terrible, brûler de se donner, de se dévouer, se sentir capable des plus grandes choses, des plus folles entreprises, sentir son cœur prêt à éclater, oublier tout, ne plus voir que l'être aimé, ne plus vivre que de ce désir, de cette attente...

Elle le regarde, effarée. Que signifient ces paroles ? Que se passe-t-il ? Et pourquoi a-t-il ces yeux comme égarés ? N'est-ce plus d'amour universel qu'il s'agit, de cet amour qu'ils éprouvent pour tous les hommes, qu'ils voudraient voir régner sur le monde ? Blanche ne sait plus. Un vertige la saisit et une inquiétude la prend devant le trouble qu'elle éprouve elle-même. Elle essaie de se ressaisir et de reprendre l'entretien sur le ton de leurs anciennes causeries.

Mais il continue, emporté par son rêve. Il est maintenant très près d'elle. Elle sent la chaleur de son haleine, le rayonnement d'ardeur qui émane de lui. Et Géo voit tout près de lui le délicieux visage. Il contemple les cheveux lumineux aux chauds reflets, le délicat halo du visage bronzé, qui fait mieux ressortir les yeux clairs, d'une teinte gris vert indéfinissable. Cette présence l'affole. Oh ! pouvoir serrer contre lui ce corps dont il rêve. Et ses paroles se font plus ardentes ; sa voix est devenue rauque, passionnée. Il semble délirer, et tant de désir et de détresse passent dans son

regard que Blanche elle-même perd la tête. Quelque chose de violent l'étreint. Son cœur bat à coups précipités. Une brusque chaleur est montée à sa tête et elle se sent l'âme chavirée par ces paroles trop ardentes. Brusquement, sans réfléchir, elle se penche vers Géo. Lui aussi perd la tête. Il saisit à pleines mains cette tête charmante qui s'abandonne. Comme un fou il baise les yeux, les joues parfumées, puis il cherche les lèvres, et tout sombre en eux et autour d'eux dans l'ivresse de ce premier, de ce profond, de cet unique baiser…

Elle se sent l'âme chavirée.

05

Les autobus et les voitures particulières de toutes puissances se succédaient sans interruption cet après-midi de dimanche, envahis par une foule débordante de jeunesse et de vie.

Dans l'un de ces véhicules, pressés entre de jeunes sportifs en casquette qui discutaient ferme les chances plus ou moins partagées de deux équipes, Lucien et Blanche se rendaient au stade de Colombes pour assister à un match de foot-ball. Autour d'eux ce n'étaient que discussions techniques de cette jeunesse uniquement sportive et principalement passionnée de « performances ».

Dans le stade, perdus tous deux parmi la foule grouillante qui emplissait les gradins, Blanche suivait, d'un œil distrait, les évolutions rapides de ces vingt-deux hommes, véritables athlètes sous leurs maillots bariolés de couleurs vives, qui se renvoyaient

le ballon par des passes savantes. Elle ne se mêlait pas davantage aux cris de joie lorsqu'un « but était rentré » ou aux murmures de réprobation et aux sifflets d'hostilité pour une brutalité par trop visible. Les exclamations des fervents, l'enthousiasme de la foule, les acclamations, l'intérêt même des coups réalisés sous ses yeux, rien ne parvenait à tirer Blanche de sa songerie, bien que son fiancé appelât constamment son attention sur telle ou telle manœuvre d'un jeu pour lequel lui-même se passionnait.

Mais la jeune fille était bien loin de cette réunion, de ces gens qui l'entouraient, de ce fiancé lui-même qu'elle ne regarde plus qu'avec des yeux d'étrangère, presque d'indifférente. Perdue dans ses rêves, elle ne revoit plus que la scène de l'autre jour, Géo la prenant dans ses bras, et puis la griserie, la ferveur de leur étreinte… Elle ne peut s'empêcher de revivre cette scène merveilleuse qui, pourtant, la remplit de confusion. Est-il possible que tout cela se soit produit ? Ne l'a-t-elle pas rêvé ? Ainsi c'est donc cela l'amour, ce ravissement, cet embrasement de tout l'être. Et elle qui avait cru aimer Lucien ! Elle ne peut s'empêcher d'en sourire. Oui, mais que va-t-il se passer maintenant ? Qu'importe après tout ! Ils s'aiment. Cela seul importe… Rien d'autre ne compte plus, hormis cette chose prodigieuse.

Après le coup de sifflet final de l'arbitre, c'est l'indescriptible cohue de tous ces sportifs, les uns se précipitant vers les champions pour acclamer leur équipe, les autres vociférant contre les décisions de l'arbitre, d'autres cherchant une issue pour reprendre le chemin du retour.

Lucien et Blanche, pressés de tous côtés par la foule, sont parvenus cependant à gagner eux aussi la sortie. Ils trouvent heureu-

sement un autobus, et, rentrés à Paris, c'est vers un pavillon que Lucien connaît qu'ils dirigent leurs pas, pour y prendre le thé.

Joyeux et satisfait, Lucien continue à entretenir Blanche de prouesses sportives, sans s'apercevoir que ses paroles demeurent sans écho. La jeune fille est bien loin de lui, en effet. Les yeux miclos, pour mieux entretenir l'illusion, elle ne voit plus son fiancé assis à côté d'elle. Ce n'est pas une hallucination, c'est bien la scène de l'autre jour qui ressuscite… Ils sont là, côte à côte ; tout bas il murmure des mots enflammés, les mots divins… Un vertige la prend, ils s'inclinent l'un vers l'autre, ils s'étreignent…

— Eh bien, Blanche, que se passe-t-il, êtes-vous souffrante ?

Elle sursaute, aperçoit son fiancé à côté d'elle.

— Oh non ! pas le moins du monde. Vous me parliez ? Que me disiez-vous ?

— Rien, répond assez sèchement Lucien. Vraiment, ma chère Blanche, depuis quelque temps je ne vous comprends plus. Vous êtes toute autre. Vous aurais-je déplu ?

— Non, pas le moins du monde… je… je réfléchissais… voilà tout.

— Vous réfléchissez beaucoup depuis quelques jours, il me semble.

Blanche qui, jusqu'alors, avait tâché par des sourires contraints, de maintenir le ton de bonne camaraderie, parut soudain agacée :

— Qu'il vous semble ou non, cela m'importe peu. Ne suis-je pas libre de mes pensées, et prétendez-vous exercer votre tyran-

nie même sur mon esprit.

— Naturellement, je n'ai certes, aucun droit sur vous, mais vous oubliez un peu trop que nous sommes fiancés.

— Fiancés, peut-être, mais c'est tout.

— Comment, c'est tout ?

Lucien parut outré. Puis, avec aigreur, il ajouta : « c'est sans doute trop. »

Il appela la servante, régla la note.

Il sortit avec Blanche mais, sur le seuil, celle-ci lui dit simplement :

— Vous m'excuserez, mais je crois qu'il est préférable que nous rentrions chacun de notre côté.

Et ils prirent, l'un et l'autre, une direction opposée.

06

Blanche était rentrée chez elle encore bouleversée de la scène qu'elle venait d'avoir avec son fiancé et dont elle ne s'expliquait pas la cause. Prétextant une migraine, elle monta s'enfermer dans sa chambre. Alors, la tête dans les mains, elle se prit à réfléchir. Pourquoi se montrait-elle si irritable ? Pourquoi cette stupide querelle avec son fiancé, qu'elle avait aimé autrefois, qu'elle aimait sans doute encore ? Elle devait bien se l'avouer. Ce n'était pas lui, certes, le pauvre garçon, qui n'avait cessé de l'aimer, de l'entourer d'attentions et de tendresse, qui était responsable de

ce qui venait de se passer entre eux. Elle seule avait changé, mais était-ce sa faute ? Allons, elle devait regarder la vérité en face : elle n'aimait plus Lucien. Elle avait cru l'aimer, mais il avait suffi que l'autre parut, pour que tout fût changé, pour que ses yeux se dessillassent. C'est Géo qu'elle aimait, lui seul qu'elle pourrait jamais aimer. Qu'y pouvait-elle ? Est-ce qu'on peut lutter contre l'amour ? Et pourtant si, elle devait chasser cette passion impossible. Géo n'était pas libre, et il y avait Lucien, à qui elle s'était promise. Mais avait-elle encore le droit de s'unir avec un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne saurait rendre heureux ?

Blanche s'est débattue une partie de la nuit au milieu de ces souffrances, de ces incertitudes. Enfin, elle s'est couchée, brisée par la lutte, mais pourtant presque apaisée par la courageuse résolution qu'elle venait de prendre : elle rompra avec Lucien. Doucement, elle lui fera comprendre qu'ils se sont trompés, qu'ils ne pourraient être heureux ensemble. Elle tâchera d'adoucir sa peine. Quant à Géo, elle ne doit plus le revoir. Par un mot elle lui expliquera que, souffrante, elle ne peut plus assurer son travail de secrétaire, qu'elle va se reposer quelque temps dans un coin isolé. Et bientôt elle l'oubliera, il se consolera…

Enfin, elle s'endormit, un peu réconfortée.

⁂

De son côté, Lucien était arrivé chez lui désolé, la mort dans l'âme, ne pouvant s'expliquer ce subit changement de Blanche.

Il se mit à table avec ses parents.

Sa mère s'aperçut vite, malgré les efforts qu'il faisait pour surmonter son chagrin, que quelque chose d'insolite s'était produit.

Elle connaissait trop son fils pour ne pas pressentir ses moindres peines, et son cœur de mère s'en inquiétait. Doucement, M Baltis questionna son fils sur l'emploi de son après-midi, sur les impressions de Blanche au sujet du match, sur leur retour. Il répondit par monosyllabes. Comme enfin elle le pressait de questions plus précises et plus tendres, il ne sut plus se contenir et éclata en sanglots.

Bouleversée par cette explosion inattendue, la mère a serré son « petit » sur son cœur, comme lorsqu'il était un gamin. Par phrases entrecoupées, il a fini par tout lui dire, la froideur de Blanche qu'il avait remarquée depuis quelques jours déjà sans vouloir se l'avouer, son attitude distraite et indifférente de la journée, puis leur querelle, les mots durs qu'ils avaient échangés, et enfin le désir de Blanche de rentrer seule. Il répétait sans cesse : « Mais, que lui ai-je fait ? Pourquoi a-t-elle changé ainsi… Ce n'est pas de ma faute… que lui ai-je fait ?… »

— Allons, mon petit, calme-toi, tu t'alarmes bien à tort d'une simple querelle d'amoureux. Blanche t'aime, elle te reviendra. Je suis sûre que déjà elle regrette et est malheureuse. Ce n'est qu'un peu d'énervement, un malentendu entre vous. Demain nous verrons Blanche, je lui parlerai et tu verras bien que ce n'était rien.

— Non, maman, tu ne parviendras pas à me convaincre. Je sais bien, hélas, que je ne me trompe pas quand j'affirme qu'un changement est survenu depuis quelque temps chez ma fiancée. Elle paraît ne plus m'aimer, elle est ailleurs, perdue dans je ne sais quel rêve, quel espoir… Je sens bien qu'entre nous la fissure est profonde, elle ne m'aime plus… mon bonheur est bien fini.

Et Lucien, la tête dans les mains, se reprenait à sangloter, de ces douloureuses larmes d'homme.

Géo Baltis avait tout écouté en silence. Maintenant il regardait son fils, écroulé, ne trouvant pas même une parole de consolation pour l'enfant malheureux.

Et pourtant, il avait compris. Cette douleur était son œuvre. C'est lui qui avait séparé Lucien et Blanche. C'est à cause de lui que cette dernière s'était détachée de son fiancé. Oui, tout arrivait par sa faute. Il avait été lâche, il n'avait pas su s'arracher à temps de cette passion qui l'avait envahi tout entier. Il s'était complu dans son amour coupable, il n'avait pas prévu ou pas voulu voir le danger, il avait séduit l'intelligence, puis le cœur ingénu de la jeune fille, et maintenant le mal était fait. Blanche n'aimait plus Lucien, et c'était lui, le père, qui avait volé à son enfant le cœur de sa fiancée. Quel homme était-il donc, et que lui servait de semer partout les paroles de paix et d'amour, si lui-même ne savait pas se vaincre et apportait la souffrance au cœur de son enfant ?

De très bonne heure, il se retira dans sa chambre.

⁂

Cependant, Blanche n'avait pu tenir son engagement. Le lendemain même de cette affreuse nuit, essayant de se donner le change et sous prétexte de prévenir son maître, elle s'était rendue à l'appartement des Baltis. Avait-elle le droit de le quitter ainsi, sans un mot d'explication, alors qu'il s'était toujours montré si bon pour elle ? Et même aux yeux de M Baltis et de ses propres parents, une rupture brusque, brutale, ne paraîtrait-elle pas

étrange ? Elle devait continuer encore quelque temps, comme si rien ne s'était passé, préparer doucement son départ.

Le cœur battant elle sonna à l'appartement de la rue de Vaugirard, partagée entre la crainte et l'espoir de le voir apparaître. Ce fût lui-même qui vint lui ouvrir. Il était seul. Ils prononcèrent quelques paroles banales, gênés, évitant de se regarder. En silence, ils se mirent au travail sans aucune allusion aux événements des jours précédents. Mais en vain essayèrent-ils de s'intéresser à ce travail qui les passionnait à l'ordinaire. Leur esprit était ailleurs et ils ne parvenaient à trouver une diversion aux tumultueuses pensées qui les agitaient.

Blanche se sentait toute entière reprise par la douceur de cette atmosphère, et, en présence de cet homme dont elle était l'esclave, elle sentait déjà sa résolution faiblir. Comment aurait-elle jamais la force de se séparer à jamais de lui, pourrait-elle consentir à ne plus le voir, ne plus l'entendre, ne plus goûter le charme de son esprit qui l'avait séduite tout d'abord ? Pourquoi s'imposerait-elle, lui infligerait-elle à lui aussi un sacrifice au-dessus de leurs forces ? Ne pouvaient-ils continuer à vivre comme autrefois, comme si rien ne s'était passé ? Ne pouvaient-ils pas connaître seulement l'amour pur, immatériel, détaché de tout désir corporel, la divine union des âmes ? Si ! ils étaient de ceux qui peuvent goûter seulement et indéfiniment les joies permises de l'amour chaste.

Et Blanche s'exalte intérieurement, se raccroche à cette chimère. Il restera seulement son « Maître », et elle continuera d'être son élève passionnément dévouée. Et ils seront heureux, toujours. Quant à Lucien, il se consolera assez vite. Il est de ceux qui restent médiocres, jusque dans la douleur…

— Vous êtes pâle, ma petite Blanche, reposez-vous un peu, ce travail n'est pas si pressé. Et tenez, causons ensemble un moment, voulez-vous ?

Doucement, Géo interroge Blanche ; il essaie de savoir, de lui arracher des explications au sujet de ce qui s'est passé entre elle et Lucien. Il lui parle de la douleur du pauvre garçon, feignant de ne pas se rendre compte qu'il en est la cause, demandant à Blanche de redevenir pour Lucien la tendre fiancée d'autrefois.

Elle le regarde, de ses grands yeux un peu battus, encore plus émouvants. Est-il sincère, a-t-il oublié le baiser de l'autre jour ? Ne sait-il plus qu'ils s'aiment ? Et, devant ce regard douloureux et interrogateur, sous la griserie des odorants cheveux, sous la violente attirance de ce jeune corps, Géo, à nouveau, oublie tout… ses scrupules, ses résolutions, son devoir. Il n'y a plus en eux que le souvenir du baiser de l'autre jour, du délicieux vertige qui les a réunis, de l'étreinte passionnée dont la chaleur les brûle encore. Brusquement il la saisit dans ses bras nerveux, tout près de son oreille, de sa voix si émouvante, un peu altérée, il murmure des mots incohérents :

— Ma petite Blanche, ma chérie… si vous saviez mon amour ce que vous êtes pour moi… Rien, vous m'entendez, rien autre n'existe que nous deux qui nous aimons comme personne, personne jamais n'a su s'aimer. Vous voulez bien, dites, ma petite Blanche, tu veux bien que je t'aime ? tu verras comme nous serons heureux.

Vaincue, elle s'abandonne, il l'enlace, il couvre de baisers fous son visage, ses cheveux, ses paupières, ses lèvres brûlantes. Il

sent le frémissement de la jeune poitrine, l'ardeur de ce corps palpitant de vie…

— Il faut que tu sois à moi, je t'aime, tu m'étais destinée. Nul n'a le droit de nous séparer.

Un long moment ils restent ainsi, oubliant tout, transportés dans un autre monde, n'entendant que le battement précipité de leurs artères.

Blanche, la première, s'est ressaisie. D'un regard égaré elle considère Géo, elle le repousse :

— Que faisons-nous ? Nous sommes fous. Nous n'avons pas le droit. Et votre femme, et Lucien ? Oh ! laissez-moi, vous savez bien que c'est impossible.

Il baisse la tête, honteux. C'est vrai, elle a raison. Que pourrait-il lui répondre ? L'enchantement est dissipé. Ils se rendent compte de leur folie, de leur lâcheté. En hâte elle s'habille, et lui ne trouve plus rien à dire, ne fait pas un geste pour la retenir. Un dernier regard, pathétique, et Blanche a disparu.

Égaré, comprenant que tout est fini, il se promène à grands pas dans la pièce, pour essayer de calmer la tempête qui bouillonne en lui. Pourquoi viennent-ils ainsi de s'arracher le cœur ? N'est-il pas fou de l'avoir laissée partir ? Il sait bien qu'il n'aurait pas été très difficile de la retenir, de la convaincre. Puisqu'ils s'aiment, tout n'est-il pas simple ? Au nom de quels devoirs, de quels préjugés, de quels vains scrupules se refuser le bonheur ? Lucien lui-même ne serait pas frustré puisqu'elle ne l'aimait pas, ne l'avait jamais vraiment aimé. Et lui ne ferait que

prendre un bien qui lui appartient, qui lui était destiné de toute éternité. Nul, pas même son fils n'avait le droit de la lui arracher.

Il continue à se promener de long en large, les tempes en feu, résolu aux pires extrémités. Il l'emmènera, elle sera à lui, et rien, rien autre n'existera que leur merveilleux amour. Est-ce que le reste compte ?…

Enfin, Géo parvient à recouvrer un peu de calme. Il s'assied et essaie d'y voir clair. Peu à peu la raison lui revient, et se lit sur son visage tourmenté la lutte terrible qui se joue en lui.

Lorsqu'enfin il se leva après de longues minutes, il n'existait plus trace des sentiments contradictoires qui l'avaient si douloureusement agité. Son visage était calme, une résolution extraordinaire se lisait dans son regard : sa décision était prise.

07

« Quand vous recevrez ce mot, je serai mort. Moi, l'apôtre de la fraternité, de la paix, j'ai été un monstre. Redonnez votre cœur à mon fils et gardez le secret de mon sacrifice.

« Géo. »

Il y avait deux heures seulement que Blanche s'était enfuie comme une folle de chez les Baltis, et voici le mot qu'on venait de lui remettre et qu'elle tenait entre ses mains tremblantes.

Ce n'était pas possible. Il ne ferait pas cela. Ce sont là des paroles d'homme affolé, mais bientôt il recouvrerait la raison, il reviendrait à une plus saine vision des choses.

Blanche essaie ainsi de se rassurer, de faire taire la sourde inquiétude qui s'agite en elle. Elle a juré de ne plus le revoir. Si elle retourne là-bas elle sent bien qu'elle est perdue. Folie d'avoir cru qu'ils seraient assez forts pour résister, pour se contenter du seul amour idéaliste. Jamais elle ne doit retrouver Géo. Cette fois, elle ne faiblira pas.

Et pourtant, s'il disait vrai ?... S'il allait mettre son affreux projet à exécution. Si, poussé par quelque sentiment généreux et insensé il allait réellement vouloir disparaître ? Blanche va-t-elle rester passive ? Est-ce que quelque chose compte quand la vie d'un homme, et d'un homme qu'elle adore est en jeu.

N'y tenant plus, Blanche est sortie, résolue à savoir, et s'il le faut, à tout tenter pour empêcher Géo de mettre à exécution son généreux dessein. À mesure qu'elle approche de la rue de Vaugirard, son cœur bat plus vite, ses pressentiments et ses craintes augmentent. Mon Dieu ! si elle allait arriver trop tard.

C'est M Baltis qui vient lui ouvrir. Elle est surprise des traits altérés de la jeune fille et lui demande ce qui se passe. S'efforçant de prendre un ton naturel, Blanche prétexte un motif quelconque et demande à voir son « Maître ». Il est absent.

Elle se retrouve dehors, l'âme déchirée d'inquiétude. Elle erre quelques instants, d'un air si égaré que quelques passants la considèrent avec surprise.

Enfin, ne sachant à quoi se résoudre, n'osant retourner chez Géo, elle finit par rentrer chez elle. Elle avise sur un guéridon les journaux du soir que son père vient d'apporter. Comme obéissant à un commandement intérieur, elle en ouvre un et machinale-

ment le parcourt. Elle pâlit soudain, ses yeux sont tombés sur quelques lignes d'un fait divers :

« Accident de circulation. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que cet après-midi, vers seize heures, M. Géo Baltis, l'apôtre si connu du pacifisme, qui répandait son activité dans tous les milieux, au service de cette noble cause, a été victime d'un accident avenue des Champs Élysées. Par suite d'une distraction, M. Baltis n'a pas vu venir un autobus qui roulait à assez vive allure et a glissé sous les roues du lourd véhicule. Conduit immédiatement à l'hôpital de Lariboisière, sans avoir repris connaissance, il y est décédé peu après son admission, des suites d'une fracture du crâne.

« La responsabilité du conducteur est entièrement dégagée. »

Blanche a poussé un faible cri, et a glissé, évanouie.

08

La mer, d'un bleu céruléen, vient, de son rythme régulier, battre les roches ocrées du Cap roux, envoyant de souples gerbes d'écume. Les teintes si pures du littoral méditerranéen se fondent dans l'atmosphère, donnant un coloris d'une vigueur estompée.

C'est au Trayas, dans une de ces calangues isolées, où l'on se sent absolument retiré du monde, loin de toute civilisation. Assis l'un près de l'autre, sur les roches, un homme et une femme s'entretiennent d'une voix assourdie, comme pour ne pas troubler l'harmonie de cette admirable solitude.

Lucien Baltis, en grand deuil, est venu rendre visite à Blanche Gervais, dans ce coin retiré où elle est venue goûter le repos, après la grave maladie qui, pendant plusieurs semaines, a fait craindre pour sa vie. Lucien a changé, a perdu son air joyeux et insouciant d'autrefois. Fortement touché par l'affreux accident qui l'a privé de son père, il a, en outre, tremblé pour la vie de Blanche, qu'il n'ose plus considérer comme sa fiancée. Il a pressenti autour de lui un mystère, et le chagrin l'a mûri, a fait un homme du sportif insouciant qu'il était auparavant.

D'un air timide et ému, il considère Blanche, changée, elle aussi. La jeune fille, pâlie et maigrie, a pris une apparence comme immatérielle. Dans son regard mélancolique, passent d'étranges lumières.

Après cette maladie qui l'a terrassée, à la suite de la secousse provoquée par la mort de Géo Baltis, la jeune fille a passé des heures atroces de révolte, de regret, de souffrance. Elle s'est reprochée d'être la cause de la mort du seul homme qu'elle pourrait jamais aimer. Elle s'est accusée de n'avoir pas su le sauver, le retenir, de l'avoir désespéré. Des nuits entières, elle a pleuré la perte de son grand, de son unique amour…

Puis, peu à peu, l'apaisement s'est fait, la révolte s'est tue, ses larmes sont devenues moins amères. Blanche, enfin, a compris la grande leçon donnée par ce mort qu'elle ne cessera de pleurer. Non, ce n'est pas dans une crise de désespoir qu'il a mis fin à ses jours. C'est volontairement, consciemment qu'il a disparu, pour expier le mal qu'il avait fait, sans le vouloir, et rendre à son fils la place qu'il croyait lui avoir prise. Parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen de réparer les choses, il n'avait pas hésité, et nul, jamais, sauf elle, ne saurait la grandeur de son sacrifice.

Et pourtant, sa mort n'avait-elle pas inutilement semé le désespoir, chez les siens et dans le cœur de celle qui, jamais ne se consolerait ? Pouvait-elle toujours épouser Lucien, elle qui porterait caché dans son cœur un éternel veuvage ? Non, ce serait trop lui demander. Désormais sa vie était finie, elle ne vivrait plus que dans le souvenir…

Cependant, depuis huit jours que Lucien était auprès d'elle, Blanche se sentait intérieurement émue de la détresse du pauvre garçon, de sa timidité, du dévouement silencieux et résigné du pauvre garçon. Un travail sourd commençait à se faire en elle et ses nuits étaient troublées par des pensées nouvelles qu'elle s'efforçait en vain de repousser.

Sa conscience ne lui ordonnait-elle pas d'épouser Lucien ? Est-ce que Géo lui-même, en mourant, ne le lui avait pas commandé ? Puisqu'il avait lui-même renoncé au bonheur, puisqu'il était mort pour laisser la place à son fils, est-ce qu'elle avait le droit de rendre vain et inutile ce sacrifice ? Est-ce que son devoir, à elle, n'était pas de se vouer au bonheur de Lucien ? Par là elle s'associerait vraiment à l'holocauste du père, elle continuerait son œuvre et obéirait à sa volonté. Et Lucien ne saurait rien, elle ferait tout pour le rendre heureux, ensevelissant au fond de son cœur, son inguérissable douleur.

Blanche se montre envers Lucien si bonne, si douce, avec tant de courage elle s'efforce à nouveau à sourire, à paraître heureuse, qu'il reprend un peu de confiance. Enfin, un jour, il ose aborder le sujet qui lui tient tant à cœur :

— Vous me pardonnerez, Blanche, si je vous importune. Si vous me dites que cela vous déplaît le moins du monde, il n'en

sera plus jamais question. Mais je désirerais tant savoir quelle est votre décision au sujet de… de nos anciens projets ?

— Vous me pardonnerez, Blanche, si je vous importune.

— Mais rien n'est changé, Lucien, quant à moi, vous savez bien quelle affection j'ai pour vous, et que je serais heureuse que vous me considériez toujours comme votre fiancée.

— Est-il possible, Blanche, oh, si vous saviez à quel point vous me rendez heureux, comme je craignais que… enfin, que vous ne soyez plus dans les mêmes dispositions.

Et Lucien couvre de baisers la chère main qu'elle lui abandonne. Blanche sourit, d'un sourire mystérieux et profond, un clair sourire de renoncement.

Lucien ne saura jamais rien. Il ne soupçonnera jamais la vérité sur la mort de son père, toujours il ignorera le double sacrifice. Et Blanche a recouvré la paix. Elle se sera unie plus encore à celui qu'elle aimait en répondant à sa dernière prière. Si plus tard elle a la joie de presser contre son cœur de beaux petits enfants, elle les élèvera dans le culte du cher disparu, elle leur inculquera les nobles idées qui le dirigèrent toute sa vie, qui l'ont conduit à la mort…

Ils rentrent à petits pas par le chemin de bord de mer, Lucien soutenant Blanche encore très pâle. Il s'enhardit à lui décrire doucement sa joie, à lui faire entrevoir une vision de bonheur. Mélancolique et résignée, elle l'écoute, elle l'approuve…

Là-bas, le soleil commence à descendre, le ciel et la mer se nuancent de teintes violettes et pourpres. On n'entend que le

calme battement des flots sur la grève. C'est une heure d'inexprimable calme.

En eux aussi l'apaisement est descendu…

Jusqu'au bout Géo Baltis avait poursuivi son œuvre.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Double_Sacrifice. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.